

Fleur de mort



M.A. Graff

PROLOGUE

Comme à son habitude, Saskia pénétra dans son laboratoire d'un air empressé, brûlante d'impatience. La grande paillasse blanche se trouvait encore recouverte d'un linge de protection, car ainsi qu'elle l'escomptait, Daria n'était pas encore arrivée... elle avait donc le temps et les mains libres pour essayer et tester son présent, enfin parvenu jusqu'à elle. D'un pas vif, elle se dirigea vers le placard de l'entrée et enfila une blouse blanche, qu'elle boutonna rapidement.

Dans le petit laboratoire, de multiples éprouvettes et flacons s'amoncelaient sur la table de travail, à côté d'un classeur étiqueté, grand ouvert sur des chemises de plastique. A cette vue, agacée, Saskia constata que cette tête de linotte de Daria avait abandonné le dernier dossier sur lequel elle travaillait sans se donner la peine de le ranger avant son départ. Les consignes étaient pourtant claires ! Avec irritation, elle s'empara du classeur délaissé et le remit soigneusement à sa place parmi les étagères du meuble d'archivage, dont elle referma le lourd battant d'un coup sec. Son reflet lui apparut sur la surface vernissée. Celui d'une jeune femme extrêmement belle, aux yeux bleu vif et aux longs cheveux blonds, une vraie Lorelei... mais elle n'en remarqua rien, seules les rides naissantes de son front lui firent serrer les lèvres de dépit. Sa sœur n'avait pas de tels signes, *elle*... encore une injustice.

Puis elle promena son regard sur la pièce, satisfaite. L'ensemble donnait une impression de froide modernité, car Saskia chassait le moindre grain de poussière de son domaine et ne supportait pas le plus léger désordre.

A l'extérieur, le petit matin d'une belle journée de juin resplendissait de rayons dorés, malgré sa fraîcheur. Il s'agirait certainement d'une journée magnifique qui se réchaufferait, mais Saskia ignorait encore qu'elle ne la verrait jamais...

Toute à son travail, elle noua d'un geste impatient ses longs cheveux dorés en un chignon lâche, et s'équipa de gants en plastique. Elle tenait à ce que tout soit parfaitement hygiénique dans le labo. Avec un froncement de sourcils, la jeune femme remarqua la poubelle non vidée où traînaient quelques papiers et se promit mentalement d'avoir une explication sévère avec la femme de ménage – et puis non, à quoi bon s'embarrasser des justifications pleureuses de cette sotte ? Elle dirait que les remontrances venaient de Famke. Qui se débrouillerait ensuite avec l'employée.

Elle s'installa avec assurance dans son fauteuil, telle une reine sur son trône, puis, avec mille précautions, ouvrit le petit paquet soigneusement emballé qui contenait un minuscule flacon rempli d'un liquide translucide. Ses mains tremblaient d'excitation. Du concentré d'essence de véritable bois de oud... pas un substitut chimique de pacotille. Il s'agissait d'un élément rare et extrêmement cher, qu'elle n'avait jamais encore eu l'opportunité de cataloguer. Quelle chance prodigieuse d'avoir pu se procurer cet extrait.

Respiration coupée, elle ouvrit le petit flacon avec précaution et le porta à ses narines, puis inspira longuement et en se concentrant.

Ce fut si rapide qu'elle ne comprit même pas ce qui lui arrivait. L'inspiration n'était pas terminée que le corps de la jeune femme s'écroulait comme une masse à terre, sans vie. Le

petit flacon s'était échappé de ses doigts, roula et se vida lentement de son contenu sur le sol carrelé.

CHAPITRE 1 – NEW YORK

Même la température agréable de la pièce - en contraste total avec la pluie battante et le froid hors de saison qui sévissaient au-dehors - ne suffisait pas à installer un climat propice aux négociations en cours. De fait, les gens assis autour de la table bataillaient depuis des heures sur divers points de blocage, sans avancer d'un iota. Enervé, Sheldon Ferrars, un des partenaires de la firme, finit par se lever et se servit du café à partir d'un thermos à proximité. Il détailla alors son adversaire d'un peu plus près.

Merrill Duke, un de ses confrères d'une étude moins prestigieuse, s'était laissé piéger bien des fois en négociation, sans anticiper où le retors Sheldon l'emmenait... mais cette fois, rien ne se passait comme prévu. Sa cliente, un petit bout de femme gracile et mince à l'extrême, aux immenses yeux noisette et aux cheveux châtain clair mi-longs, ne se laissait pas faire... Malgré les conseils de son avocat, elle avait refusé net les arrangements que proposait Sheldon en pointant à chaque fois, avec une perspicacité étonnante, la faille de ceux-ci. C'était elle le véritable danger. D'habitude, les artistes ne connaissaient rien aux affaires, encore moins au Droit.

Son regard s'arrêta ensuite sur Jeff. Celui-ci ne participait quasiment jamais aux négociations d'affaires organisées par Sheldon, mais cette fois la forteresse aux yeux noisette ne lui avait pas laissé le choix. Il l'entendait encore, de sa voix nette et décidée, énoncer d'un ton sans réplique : « Si Monsieur Jefferson Buchanan en personne s'intéresse à notre affaire, alors il viendra lui-même m'en parler. S'il n'est pas autour de la table, je n'y crois pas. Et ce n'est pas négociable. ». Après diverses tentatives pour la faire fléchir, Sheldon avait dû se reconnaître vaincu et aller en parler à Jeff, qui avait d'abord cru à une blague avant d'éclater de rire « Je veux voir la personne capable de te tenir tête, Sheldon. Ne t'inquiète pas, je serai là sans faute ».

Très riche, Jefferson Buchanan avait consolidé l'empire de ses parents et grands-parents. C'était un businessman dans l'âme. Toujours à l'affût de nouvelles opportunités, et avec un flair infailible pour sentir les bonnes affaires, il avait parlé à Sheldon de cette entreprise à son retour de Paris. Il cherchait justement à étoffer sa branche de produits de luxe.

- Si elles refusent de nous laisser acheter la majorité du capital, alors prends une participation minoritaire de blocage et négocie un beau contrat sur les droits d'exploitation et de distribution sur le territoire américain, avait-il asséné. Pour l'instant, elles ne sont connues que d'une poignée de new-yorkaises fortunées... mais elles vont faire un tabac dans les classes moyennes dès qu'elles auront atteint une taille critique. Si nous ne sautons pas sur leur société maintenant, d'autres le feront. Elles ont déjà l'estampille du luxe de Paris et leur affaire est en plein essor, mais elles ont besoin de liquidités pour s'agrandir, alors débrouille-toi pour prendre pied dans leur truc.

- Est-ce que c'est solide, ce business ? Cela ressemble à des amateurs, tandis que le marché est déjà saturé.

- Nous ne sommes pas les premiers à nous y intéresser. Jusqu'à maintenant, la banque Listrac les a financés. Ce sont d'excellents investisseurs français, qui leur ont permis l'acquisition de leur première boutique parisienne. Je ne sais pas s'ils vont continuer à financer leur expansion. Ils seront certainement contents d'avoir le soutien d'un grand groupe industriel.

Pour l'instant, autour de la table, Jeff avait une lueur amusée dans le regard en suivant les joutes verbales et les échanges des autres participants. Ils avaient déjà dû céder sur une participation minoritaire, la liberté de création de la maison et bien d'autres choses encore... Il n'avait rencontré Famke Van Duft qu'une seule fois avant cette rencontre. Il l'évalua d'un œil acéré mais appréciateur. Une femme coriace et sacrément douée pour les affaires, son physique gracile de petite brindille et son doux visage avait dû fausser le jugement de Sheldon, qui s'était imaginé que ce serait du gâteau. Mais Jeff avait compris dès son entrée dans la pièce que cette jeune femme qui ressemblait à une petite fille allait tenir tête à tous les avocats en présence. Elle avait certainement une formation dans les affaires, se dit-il.

Son regard se tourna vers Sheldon, morose, son café à la main, qui paraissait broyer du noir près de la fenêtre où s'étalait le temps gris... il se mordit la lèvre pour ne pas rire. Le pli amer de la bouche de Sheldon ne traduisait que trop bien son irritation et sa déception. Pour une fois qu'il invitait son client le plus prestigieux à une table de négociation, il devait se sentir ridiculisé. Jeff eut une ombre de sourire compatissant à son attention avant de reporter son regard vers Famke. Le menton en avant, elle abordait maintenant avec âpreté le sujet des circuits de distribution en attaquant de front l'assistant de Sheldon.

- C'est ridicule, Monsieur Flint, et nous ne céderons pas sur ce point. Les circuits de distribution doivent être nommément désignés à l'avance. Macy's et Bloomingdale¹ sont les seules exceptions que nous tolérerons pour l'instant concernant les chaînes de magasins, encore que ceci ne concerne que des localisations précises et agréées.

- Mais pourquoi pas des magasins destinés à la clientèle des classes moyennes ?

- Et pourquoi pas Wal-Mart² ? lui répondit Famke du tac au tac. Notre marque bénéficie à l'heure actuelle de la clientèle la plus prestigieuse d'Europe et de la côte Est. Nous exigeons un circuit de distribution extrêmement sélectif avec des boutiques et des enseignes dont la liste et la localisation sera attachée à l'accord. Toute modification de cette liste sera soumise à notre appréciation préalable. Dans un premier temps, seuls les magasins de certaines villes de la côte est et la côte ouest seront autorisés.

- Mais quelles villes seraient-elles concernées au juste, Madame ? Précisez votre pensée, car je ne peux conseiller à mon client de s'aventurer dans un plan si incertain, nous devons rentrer dans nos investissements, déclara le jeune avocat d'un ton onctueux, espérant la déstabiliser.

Mais Famke ne se laissa pas désarçonner pour si peu.

- Si vous ignorez votre propre géographie, alors je ne peux pas vous aider, répliqua-t-elle d'un ton sec. Fournissez-nous des propositions de lieux ainsi que des études de marché sur le luxe adaptées à ces localisations, que nous étudierons ensuite pour déterminer ou non notre accord.

- Vous parlez de clients prestigieux, Mademoiselle Van Duft, mais nous n'en avons pas la preuve, relança vaillamment le jeune avocat. Pouvons-nous avoir communication de votre fichier de clients ?

- Notre fichier bénéficie d'un secret absolu, seules ma sœur, notre comptable et moi y avons accès, rétorqua Famke. Vous n'aurez le droit de le consulter que dans le cadre d'un audit assorti d'obligations juridiques de confidentialité strictes. Pour cela, vous admettrez qu'il faut que nous soyons d'accord au préalable sur le contenu de votre projet d'expansion.

¹ Grands magasin américains prestigieux.

² Chaîne de supermarchés américains.

- Dans ce cas, comment pouvons-nous vérifier vos dires ? Il s'agit de l'élément essentiel qui prouve la valeur de votre entreprise.

- J'aurais cru que la fiancée de Monsieur Buchanan constituait à elle seule une référence valable pour vous.

Involontairement, Jeff laissa échapper un petit rire. Cette dure à cuire ne perdait pas une occasion de marquer un point. C'est vrai, c'était Kyra, sa petite amie top model qui avait insisté pour qu'ils passent un weekend à Paris et l'avait traîné de force dans cette boutique... une petite échoppe nichée dans un passage ancien du vieux Paris, qui ne payait vraiment pas de mine de l'extérieur. Il avait cru à une plaisanterie lorsque cette écervelée de Kyra lui avait affirmé qu'il s'agissait de la meilleure parfumerie de Paris. C'était d'ailleurs la coqueluche actuelle parmi les mannequins de New York depuis cet entrefilet paru dans un célèbre magazine de luxe.

« Les sœurs Van Duft réalisent l'exploit de produire des essences magiques, irréelles, presque célestes... qu'il s'agisse de leur dernier-né Gödöllö aux accents floraux et printaniers, ou de Vent d'automne chypré et boisé, elles réussissent à créer des senteurs qui défient l'air du temps. Ne passez surtout pas à côté de Bleu de Nuit, un parfum qui enchante toutes les Parisiennes ».

Il avait été surpris par la vendeuse orientale à la beauté brune qui trônait derrière le comptoir, s'imaginant une Française arrogante et raffinée, et plus encore de voir la même jeune femme gracile qui lui faisait maintenant face pénétrer dans le hall minuscule de la boutique. Elle leur avait décoché un sourire aimable qui masquait mal le coup d'œil pénétrant qui les détaillait des pieds à la tête. Avec un imperceptible mouvement de tête à l'égard de la vendeuse, elle s'avancéait vers eux et leur demanda en anglais :

- Que puis-je faire pour vous aider ?

Jeff s'était demandé si son accent français exagéré était réel ou simulé. Il avait maintenant sa réponse, il n'était plus maintenant qu'à peine perceptible dans les échanges avec les avocats. Elle avait le sens des affaires, cette petite... A Paris, les Américains aimaient qu'on les comprenne, mais également sentir un accent local de *French touch*.

Kyra s'était presque jetée à la tête de la jeune femme en expliquant qu'elle voulait enfin tester les parfums des sœurs Van Duft dont on parlait à New York, dont son amie Brittany lui avait vanté les arômes. Avec un signe de tête, la brindille aux cheveux châtain les avait conduits derrière une petite alcôve luxueusement meublée, comme un salon privé de joaillerie, et leur avait amené des flacons artistement ouvragés sur un plateau accompagné d'une coupelle remplie de grains de café. Jamais dans leur entretien elle n'avait précisé être l'une des deux sœurs Van Duft.

- Il faut que vous sentiez ces grains de café avant chaque parfum, pour reposer votre odorat, expliqua-t-elle. Prenez votre temps, et essayez de définir l'essence et la concentration de parfum qui vous plaît davantage.

Kyra était au comble de l'excitation, avait essayé plusieurs parfums d'affilée puis en avait acheté six. Jeff avait lui-même dû reconnaître que ces effluves étaient enchanteurs, mais avait fait la grimace au moment de payer l'addition. En sortant, il s'était retrouvé nez à nez avec un célèbre producteur de cinéma new-yorkais, Andreas Vaughan³, qu'il connaissait de vue. Ils

³ Cf. Revenant, du même auteur

s'étaient salués et celui-ci lui avait spontanément appris que, de passage à Paris, il venait acheter plusieurs flacons du parfum préféré de sa femme.

- Cela doit te coûter une fortune, si tu dois venir jusqu'ici exprès ? avait plaisanté Jeff.

- Bah, cela fait partie du plaisir, sourit Andreas. Je vois que tu as cédé aux instances de Kyra, toi aussi ?

- Eh oui, caprice féminin...

- Elles craquent toutes pour ces parfums. Je dois reconnaître que j'aime beaucoup celui de ma femme, elle a mis une demi-heure à se décider lorsque nous sommes venus ici le choisir. Maintenant elle ne peut plus s'en passer.

- Duquel s'agit-il ?

- Tu ne le trouveras pas en vente, il s'agit d'une création exclusive, sourit Andreas.

Cette rencontre fortuite avait fait réfléchir Jefferson. Il avait avisé un petit bistrot non loin de l'échoppe de parfumerie, et avait fourré Kyra et son garde de sécurité dans un taxi afin qu'ils retournent au Crillon. Personne ne le connaissait ici, il appréciait particulièrement l'anonymat dont les Parisiens l'entouraient.

Il s'était donc installé à la terrasse du café vieillot qui donnait en plein sur la devanture de la parfumerie, avait commandé un Coca et avait attendu nonchalamment. Il était parti une heure plus tard, convaincu qu'il s'agissait d'une affaire en or. Plusieurs clients s'étaient fait conduire dans la boutique, dont l'occupante d'une limousine avec chauffeur qui avait patienté dans la rue. Il avait également compté une ou deux femmes d'émir et une célèbre actrice portant des lunettes noires. Il fallait absolument acheter cette affaire, avait-il décidé. C'était au premier à qui financerait l'expansion de ce pactole, déjà pourvu d'une clientèle de premier ordre et dont la presse de luxe commençait à parler.

Avec le sourire, il revint à l'instant présent. Sheldon était revenu autour de la table et les discussions avaient repris, cette fois sur les royalties. Réprimant un bâillement, il jeta un coup d'œil sur l'horloge.

- Ne pensez-vous pas qu'il serait opportun de faire une pause ? demanda-t-il aimablement.

Tout le monde se rangea à son avis, même si Famke Van Duft se sentait visiblement en pleine forme et aurait souhaité continuer à pulvériser les hommes de loi qui lui faisaient face. Les participants se dirigèrent vers les thermos de café et les mignardises qui ornaient le coin de la salle de négociation. La petite brindille resta sur place, et alluma son mobile qu'elle avait éteint dès la veille au soir pour ne pas risquer d'interruption. Jeff et Sheldon l'invitèrent à se joindre à eux, et elle se levait à demi de son siège, lorsqu'avec un brusque froncement de sourcils, elle se rassit.

- Excusez-moi, il faut que j'appelle Paris, leur dit-elle.

De fait, Famke venait de constater que dix messages vocaux en attente étaient répertoriés sur sa messagerie, ainsi que des multiples SMS et des e-mails à répétition. Il devait se passer quelque chose de grave. Elle s'éloigna donc au bout de la salle de réunion et appela la boutique, dont la ligne sonnait occupée, puis le téléphone mobile de Saskia, sans succès. Intriguée, elle tenta ensuite de joindre le smartphone de Daria, la vendeuse de la boutique, qui répondit aussitôt.

- Famke ? Famke ? C'est toi ? Oh, merci !!

- Mais que se passe-t-il ?

- Il faut... il faut que tu rentres tout de suite à Paris, dit Daria avec un sanglot dans la voix.
Tout de suite, tu m'entends ?

- Daria, calme-toi, fit Famke posément avec l'autorité qui lui était naturelle. Explique-moi ce qui s'est passé.

- Ce qui s'est passé ? Ce qui s'est passé ? Lorsque je suis venue ce matin, le laboratoire était en flammes, voilà ce qu'il y a eu ! s'exclama Daria, hystérique.

- Du calme, intima Famke, contrariée par la nouvelle. Est-ce qu'il y a eu beaucoup de dégâts ? Les formules sont dans un coffre ignifugé avec les échantillons des matières premières les plus rares, est-ce que...

- On s'en fiche ! J'ai appelé les pompiers tout de suite et tu sais ce qu'ils ont découvert ?

- Mais quoi ?

- Il y avait... un corps humain calciné dans le labo... et Saskia ne répond pas de chez elle au téléphone... sa voiture est garée dans le parking à sa place habituelle, près de la boutique... il n'y a pas eu de trace d'effraction ici, d'après les pompiers... oh Famke, j'ai peur que ce ne soit *elle* qu'on a retrouvée ! Je suis en train d'annuler tous les rendez-vous depuis qu'ils m'ont permis l'accès au magasin, tout est sens dessus dessous ici, et je n'en sais pas plus.

- Quoi ?

Blanche comme un linge, la jeune femme entendit Daria lui fournir quelques explications complémentaires, et lui apprendre que la police et les pompiers se trouvaient sur les lieux. Famke avait la curieuse impression de s'être dédoublée lorsqu'elle se retourna dans un état second vers les protagonistes rassemblés devant les tasses de café, qui bavardaient et riaient ensemble. Qui étaient ces personnes, déjà ? se demanda-t-elle vaguement, encore sous le choc. Elle avait parlé à mi-voix depuis l'autre bout de la pièce et personne n'avait entendu la conversation.

- Il faut que je parte, dit-elle abruptement, sans qu'elle sût vraiment ce qui s'échappait de ses lèvres.

Toutes les personnes présentes la regardèrent, surprises.

- Je pars à l'instant pour Paris, répéta-t-elle.

Sheldon Ferrars plissa imperceptiblement les lèvres, courroucé. *Une prima donna*, pensa-t-il, rancunier. *Si Jeff ne tenait pas autant à cette affaire...* mais le millionnaire, plus observateur, reposa sa tasse.

- Que se passe-t-il, miss Van Duft ? demanda-t-il nettement.

- Rien, je dois seulement partir. Un incident.

La jeune femme se dirigeait déjà vers la porte lorsque son avocat Merrill Duke la rappela. Elle avait en effet oublié son Smartphone, son sac à main et son attaché case à sa place. Sans le remercier ni lui adresser un mot d'adieu, elle se saisit des objets en question pêle-mêle et s'en alla de la pièce en oubliant de saluer les autres participants. Dès son départ, Sheldon Ferrars grinça :

- La politesse à la française, j'adore.

- Non, je crois qu'il se passe quelque chose de grave, dit simplement le magnat.

- Qu'est-ce qui te fait dire cela ?

- Son regard.

- Qu'est-ce que tu me chantes là ?

Jeff jeta un coup d'œil en biais. Les assistants et Merrill Duke remballaient leurs affaires d'un air mécontent autour de la table. Personne ne faisait attention à eux. Il baissa la voix.

- Je le sais, parce que ma mère avait le même lorsqu'elle m'a annoncé qu'elle et mon père divorçaient. Et Rupert – tu te souviens de Rupert, mon directeur financier ? Il avait aussi la même expression lorsqu'on lui a appris que son fils s'était fait renverser par un chauffard. Il y a un évènement grave, j'en mettrais ma main à couper.

- Dans ce cas, on l'apprendra vite, répliqua l'autre avec un haussement d'épaule.

DECOUVREZ LA SUITE SUR

www.editions-ramses6.com

Livre papier disponible au prix de 18 € TTC

sur le site des éditions
(paiement sécurisé en ligne, expédition postale gratuite sous 24 h)

sur les librairies en ligne
(Amazon, fnac, chapitre.com)

Existe en édition numérique au prix de 8 € TTC

[Plate-forme KOBO](#)

Feuilletez nos autres ouvrages...